



200 ans... et toutes ses dents

Déconstruire le(s) “marxisme(s)”, pour déployer l’actualité de la “pensée Marx”

Pierre Bauby

Le bicentenaire de la naissance de Karl Marx le 5 mai 1818 est l’occasion d’une part de clarifier toute une série de fausses « évidences » qui semblent lui coller à la peau et en limiter la pertinence, d’autre part d’en souligner l’actualité pour comprendre notre monde.

Nous voudrions ici avancer quelques idées fortes nées d’une longue « cohabitation » avec Marx et ceux qui s’en réclament ou le rejettent, pour avancer qu’il n’existe ni « marxisme », ni « marxistes », mais une « pensée Marx » dont l’essence est une dialectique fondée sur le concept d’« unité contradictoire ».

Il n’y a ni « marxisme », ni « marxistes »

Pour qu’existent « marxisme » et « marxistes », il faudrait qu’existe une doctrine, du moins une « école », dont les fondements seraient clairement établis et universellement reconnus, qu’il ne resterait plus ensuite qu’à décliner ou à développer, mais intangible dans ses concepts, ses analyses et ses apports.

Or ce n’est pas ce que Marx nous a légués, mais au contraire une théorie sans cesse « en construction », jamais fermée, close ou figée dans un « catéchisme », mais toujours à développer, critiquer, enrichir. Ses écrits témoignent d’une quête permanente de nouvelles connaissances et réflexions, fourmillent de pistes pour poursuivre l’investigation et la recherche, réexaminer les apports antérieurs. Marx ne se montre jamais satisfait de ses écrits et théorisations ; il les remet sans cesse sur le métier.

L’œuvre de Marx est inachevée par nature.

En fait rien n’est plus contraire à la « pensée Marx » que d’en faire un dogme – ou ce qui revient finalement au même - une vulgate.

Il faut étudier Marx et Engels comme produits de leur temps et de leurs lieux de production, l’époque du capitalisme européen ascendant et du prolétariat naissant. Leurs écrits sont datés et territorialisés.

Examiner les thèses et références au regard des problèmes posés à l’époque et dans le lieu de leur production, et non comme absolus répondant à tout et en tout temps, établit solidement leur caractère relatif et, dans le même temps, permet de vérifier ou d’infirmar la vérité d’ordre universel qu’elles portent. Quand il n’est plus credo, la pensée Marx gagne en crédibilité et en efficacité.

Même si la formule est controversée, Marx lui-même avait affirmé, en se référant aux « marxistes » français et pour s’écarter des erreurs d’interprétations de sa doctrine par ses sympathisants : « Tout ce que je sais, moi, c’est que je ne suis pas marxiste ». Plus généralement, Marx s’était opposé à l’emploi des termes « marxisme » ou « marxiste ». Et Engels parlait en 1882 de « prétendu marxisme », avant d’adopter l’expression de « socialistes allemands marxistes » en 1889 devant le danger d’éclectisme qui guette le mouvement.

L’« invention » du « marxisme »

Le « marxisme » naît à la fin du XIX^e siècle, sous l’égide de Karl Kautsky et Edouard Bernstein. Le désir d’une référence inébranlable s’exprime dans une volonté de globalité, de cohérence, de simplification et d’opérationnalité ; le « marxisme » est alors une part de la pensée de Marx devenue système théorique fermé.

La seconde étape de la dogmatisation du « marxisme » a été celle de la canonisation de Lénine par Staline en « marxisme-léninisme », « marxisme de l'époque de l'impérialisme ».

Le « marxisme » n'est dès lors plus une théorie exprimant le mouvement de la réalité mais une idéologie figée, ossifiée, érigée en principes définitifs. La justification des thèses retenues se mène à coups d'exhibitions de textes sacrés, sortis de leur contexte ou même tronqués. L'invective, voire l'excommunication, sinon l'élimination, tiennent lieu d'analyse. Le « marxisme » devient normatif ; il est appauvri en un corpus théorique clos, appropriation exclusive de l'organisation communiste, institutionnalisé en partis ou Etats.

Les spécificités françaises

Il faut ici souligner quelques spécificités du « marxisme » en France qui en expliquent la relative pauvreté, à tout le moins l'évident schématisme.

Lorsque Marx s'éteint en 1883, son nom est à peine connu en France des militants qui se réclament du socialisme ; la méconnaissance de la pensée de Marx est générale, même chez ceux - peu nombreux - qui se proclament marxistes. L'invocation du patronage « marxiste » se généralise pourtant dans le mouvement socialiste, au point de devenir hégémonique en 1920, les deux tendances du Congrès de Tours s'en réclamant. Mais une sécheresse théorique presque complète continue de marquer le paysage idéologique français. Les dirigeants du jeune Parti communiste adhèrent bien davantage à la Révolution d'Octobre qu'aux éléments fondamentaux de la pensée de Marx qu'ils connaissent fort mal.

En fait, le « marxisme » s'impose alors en France par la conjonction de trois raisons dans une culture dominante marquée en profondeur par un cartésianisme qui ne portait pas à la dialectique :

- l'atmosphère scientifique du tournant du siècle à laquelle répond un « marxisme » qui est un fatalisme économiste, linéaire et non dialectique ;
- la montée des intellectuels et pédagogues que satisfait ce corpus théorique clos ;
- le besoin de légitimation et de ciment de cohésion interne des partis socialiste et communiste.

Le « marxisme » va s'imposer comme vision simplifiée de l'histoire, rigoureusement cohérente, dont la fonction majeure est de légitimer l'action des dirigeants politiques.

La pensée de Marx restera largement méconnue en France jusqu'au milieu du XX^e siècle ; ainsi, il faudra attendre les années 1930 pour que soit entreprise l'édition du Livre I du *Capital* et les principaux ouvrages philosophiques de Marx ne seront publiés en français qu'après la Seconde Guerre mondiale.

Ni du côté de la pensée universitaire, ni du côté du mouvement ouvrier, les intellectuels français n'ont pu trouver les concepts leur permettant de penser la politique. Ils n'ont cessé de baigner dans l'Etat ; dès sa naissance comme phénomène social significatif - par son influence dans le mouvement ouvrier, par son écho dans l'intelligentsia - le « marxisme français » en est resté, pour l'essentiel, à une vision mécaniste.

En revenir à Marx

En fait, la pensée Marx, sa démarche, sa méthode sont essentielles pour comprendre, analyser la réalité et les enjeux. Si ce n'est pas dogme, érigé en catéchisme, mécanisé, instrumentalisé..., la pensée Marx est un mode de pensée plus actuel que jamais, un outil extraordinaire pour « mordre la réalité à pleines dents ».

L'œuvre de Marx repose tout entière sur l'analyse des contradictions du réel : tout phénomène, toute chose, ne sont pas stables et immuables, mais changent en permanence sous l'effet de forces opposées, indissolublement liées entre elles. Les contradictions sont le moteur du mouvement, des transformations. Les phénomènes doivent toujours être étudiés dans leur mouvement et non statiquement. Ils ne prennent sens que dans les relations qui les mettent en rapport les uns avec les autres.

Comme l'écrit Marx dans son *Introduction à la critique de l'économie politique*, « le concret est concret parce qu'il est la synthèse de multiples déterminations, donc unité de la diversité ».

Marx a défini des points d'ancrage théoriques pertinents, clés pour connaître et comprendre la réalité et dont l'actualité reste entière. Fondamentalement, le matérialisme de Marx, à l'opposé de tout idéalisme et de tout matérialisme mécaniste ou métaphysique, repose sur l'existence objective du monde et de sa matérialité, en dehors de la conscience de l'homme et indépendamment d'elle ; sur la possibilité de connaître progressivement le monde et ses lois, dans toute sa complexité ; sur la prise en compte du

monde comme un tout, où les phénomènes sont liés entre eux, et qui est en perpétuel mouvement sous l'effet des contradictions qui le caractérisent et le travaillent.

A la manière de Marx, toute démarche de connaissance scientifique de la société doit consister à rechercher la vérité dans les faits, dans la réalité, dans leurs évolutions et mutations. Il s'agit de plonger les connaissances, les certitudes, les thèses, les principes dans le creuset de la réalité concrète.

La pensée Marx continue aujourd'hui à nous permettre d'analyser, de comprendre le monde dans lequel nous vivons, en maîtriser les tensions, tendances et contradictions. C'est la clé pour, si nous en avons la volonté, construire des réponses et propositions en prise avec le réel d'ici et maintenant.

On ne trouvera pas dans Marx les réponses toutes faites aux questions d'aujourd'hui, mais une démarche, une méthode de pensée, une problématique, qui n'ont de sens que si elles sont mises en œuvre de façon créative et critique. Car toute recherche est située et datée ; elle se développe à l'intérieur d'une société donnée, dans un contexte précis, à un moment spécifique. Elle est tributaire des valeurs, des modes de fonctionnement et des types de pouvoir qui dominent cette société.

Repartir de Marx est donc indispensable pour en mesurer la richesse, le dégager de la gangue qui lui a fait perdre l'essentiel de son caractère transformateur et émancipateur, pour retrouver l'essence de sa théorie de la connaissance, qu'il a été longtemps convenu d'appeler sa « dialectique », son « matérialisme dialectique », que je définis pour ma part comme « unité contradictoire ». Mais ce retour n'a de sens que s'il est situé dans les conditions historiques de l'époque. On ne saurait, et c'est précisément un apport essentiel de Marx, séparer la théorie et la pratique historique et sociale à laquelle elle correspond. Comme l'écrit Marx, « toute formation économique donnée a ses propres problèmes à résoudre, problèmes qui découlent de ses rapports spécifiques. Vouloir résoudre ceux d'une autre formation complètement différente serait un contresens ».

L'essence de la « pensée Marx »

Dans toute la diversité de ses textes et approches, l'œuvre de Marx repose sur l'analyse des contradictions du réel : tout phénomène, toute chose, ne sont pas stables et immuables, mais changent en permanence sous l'effet de forces opposées, indissolublement liées entre elles.

La dialectique de Marx relève de l'analyse concrète de situations concrètes, par une démarche vivante et créatrice qui part de la réalité et de ses transformations, des interactions et contradictions multiples qui la caractérisent, pour chercher à en percer les mécanismes et les lois de développement par un processus dialectique alliant théorie et pratique sociale.

La dialectique a trop souvent chez les « marxistes » pris un tour mécaniste, consistant en particulier à oublier l'unité des contraires dans la contradiction, ou à privilégier l'aspect jugé principal d'une contradiction. Autant d'éléments ossifiant les apports de Marx en dogme inopérant, lui faisant perdre l'essentiel de sa pertinence.

Il semble nécessaire de revenir ici sur la théorie marxiste des contradictions. La dialectique matérialiste a trop souvent chez les marxistes pris un tour mécaniste, consistant en particulier à sous-estimer l'unité des contraires dans la contradiction.

Retrouver l'essence de la dialectique de Marx

Il faut distinguer l'œuvre de Marx de sa traduction dominante lors de l'« invention du marxisme » avec Kautsky et Bernstein, puis du « marxisme-léninisme » tel que codifié par la dogmatique stalinienne ou de sa pauvreté en France.

Il s'agit de rejeter un « marxisme » reposant sur une dialectique mécaniste, qui privilégie l'aspect jugé principal d'une contradiction au point de le prendre pour le tout, faisant ainsi disparaître la contradiction elle-même. De rejeter un « marxisme » devenu une idéologie au sens péjoratif que Marx donnait à ce terme (« un ensemble d'idées qui se rapporte à une réalité non pas pour l'éclairer et la transformer, mais pour la voiler et la justifier dans l'imaginaire »).

Ce « marxisme » est un corpus doctrinal simplifié en principes définitifs, selon une cohérence artificiellement construite, à présentation scientiste, qui masque considérablement la richesse théorique de l'œuvre de Marx, ses apports comme ses hypothèses et les questions qu'il laissait ouvertes.

Ainsi donc, il s'agit aujourd'hui de retrouver l'essence de la dialectique de Marx, en développant une démarche de renouvellement en profondeur, associant recherche théorique et pratique sociale, et consistant dans le même mouvement à repartir de la dialectique de Marx pour prendre en compte les réalités d'aujourd'hui.

Tout est contradiction : l'universalité de la contradiction

Toute vie, toute chose, est tension - opposition de contraires.

+	/	-
X	/	÷
0	/	1
yin	/	yang
masculin	/	féminin
vie	/	mort
individu	/	collectif
séparation	/	réunion
unité	/	diversité
in	/	out
amour	/	haine
allié	/	ennemi
micro	/	macro
top-down	/	bottom up
intégration	/	dé-intégration
inclusion	/	exclusion
explosion	/	implosion
ouverture	/	fermeture
marche	/	arrêt
montée	/	descente
avant	/	arrière
classe ouvrière	/	bourgeoisie
Infrastructure	/	superstructure
forces productives	/	rappports de production
théorie	/	pratique
révolution	/	réaction
.....	/

La liste est infinie !

Tout est contradiction : l'unité de la contradiction

Mais saute aux yeux de ce petit tableau que les contraires sont indissociables : si l'un des aspects disparaissait, l'autre en ferait de même, et il n'y aurait plus de contradiction, plus de vie...

Dans toute contradiction les deux aspects d'une part sont mutuellement liés, s'imprègnent réciproquement, s'interpénètrent et dépendent l'un de l'autre, chacun étant la condition d'existence de l'autre, et d'autre part s'opposent l'un à l'autre.

On peut dès lors apprécier le « en même temps » souvent employé par Emmanuel Macron, comme traduction de l'unité de la contradiction (Cf. en annexe le billet « Eloge du 'en même temps' » que j'avais rédigé le 13 avril 2017).

Mais le « ET-ET » ou le « en même temps » ne font pas disparaître le « OU » et l'opposition des contraires.

Il faut donc revoir notre tableau en prenant en compte que dans toute contradiction il y a en même temps opposition et unité des contraires, qui ne peuvent exister l'un sans l'autre. Cette coexistence tensionnelle incite à mettre l'accent sur le paradigme du « ET / OU ».

+	ET / OU	-
X	ET / OU	÷
0	ET / OU	1
yin	ET / OU	yang
masculin	ET / OU	féminin
vie	ET / OU	mort
individu	ET / OU	collectif
séparation	ET / OU	réunion
unité	ET / OU	diversité
in	ET / OU	out
amour	ET / OU	haine
allié	ET / OU	ennemi
micro	ET / OU	macro
top-down	ET / OU	bottom up
intégration	ET / OU	dé-intégration
inclusion	ET / OU	exclusion
explosion	ET / OU	implosion
ouverture	ET / OU	fermeture
marche	ET / OU	arrêt
montée	ET / OU	descente
avant	ET / OU	arrière
classe ouvrière	ET / OU	bourgeoisie
Infrastructure	ET / OU	superstructure
forces productives	ET / OU	rapports de production
théorie	ET / OU	pratique
révolution	ET / OU	réaction
.....	ET / OU

Tout est contradiction : l'unité contradictoire

Pour rendre compte de cette tension 'ET / OU », je propose le concept d'« unité contradictoire » que d'aucuns, formatés par des présentations mécanistes de la théorie des contradictions, jugent incompréhensible. Aujourd'hui, ce concept ou ses équivalents tels l'« unidualité » et la « dialogique » d'Edgar Morin¹) est indispensable pour –en paraphrasant la démarche de Marx de « remise à l'endroit de la dialectique d'Hegel » - remettre à l'endroit la théorie des contradictions.

¹ : « il ne faut cesser de concevoir un en deux, deux en un : c'est pourquoi j'ai dit *unidualité* et introduit l'idée d'une dialogique, logique une en deux, double logique en une, dont les deux termes sont à la fois irréductibles l'un à l'autre et inséparables l'un de l'autre. », Edgar Morin, *La Méthode*, Seuil, Tome 2, "La vie de la vie".

La loi de la contradiction inhérente aux choses et aux phénomènes, c'est-à-dire la loi de l'unité des contraires, est la loi fondamentale de la nature et de la société, et partant la loi fondamentale de la pensée. Les contradictions inhérentes aux choses et aux phénomènes sont la cause fondamentale de leur développement.

La contradiction est générale, absolue ; c'est l'universalité de la contradiction : les contradictions existent dans le processus de développement de toute chose, phénomène, mouvement, processus, pensée, et le mouvement contradictoire existe du début à la fin.

Les deux aspects de la contradiction sont à la fois en lutte et en interdépendance : l'identité, l'unité, la coïncidence, l'interpénétration, l'imprégnation réciproque, l'interdépendance (ou bien le conditionnement mutuel), la liaison réciproque ou la coopération mutuelle - tous ces termes ont la même signification et se rapportent aux deux points suivants : premièrement, chacun des deux aspects d'une contradiction dans les processus de développement d'une chose ou d'un phénomène présuppose l'existence de l'autre aspect qui est son contraire, tous deux coexistant dans l'unité ; deuxièmement, chacun des deux aspects contradictoires tend à se transformer en son contraire dans des conditions déterminées.

C'est ainsi, que nombre de nombreux auteurs analysent la « lutte de classes » dans les entreprises en termes d'oppositions fondamentales d'intérêts entre patronat et salariés, sans appréhender qu'y existent à la fois des oppositions d'intérêts et des convergences, ne serait-ce que l'existence même de l'entreprise.

C'est cette unité contradictoire que la pensée « marxiste » dominante, la doxa – ou la vulgate – « marxiste-léniniste » ont abandonnée – ou reniée – à la suite de Staline.

Dans son fameux article des années 1930 « Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique », qu'il place au cœur de la très officielle *Histoire du PC(b) de l'URSS* (Chapitre IV 2. pp. 115-146), Staline définit en quelques pages ce qui sera le catéchisme « marxiste » officiel.

MD et MH : la DOXA

L'exposé part de la méthode dialectique de connaissance de la nature : son développement est le résultat de ses contradictions, le résultat de l'action réciproque des forces contraires de la nature. La nature est un tout uni, cohérent, où les objets, les phénomènes sont liés organiquement entre eux, dépendent les uns des autres et se conditionnent réciproquement. La nature est en état de mouvement et de changements perpétuels.

Le texte poursuit en affirmant que « la dialectique part du point de vue que les objets et les phénomènes de la nature impliquent des contradictions internes, car ils ont tous un côté négatif et un côté positif ; un passé et un avenir, tous ont des éléments qui disparaissent ou se développent ; la lutte de ces contraires, la lutte entre l'ancien et le nouveau, entre ce qui meurt et ce qui naît, entre ce qui dépérit et ce qui se développe, est le contenu interne du processus de développements, de la conversion des changements quantitatifs en changements qualitatifs ». Cela implique de mettre à jour les contradictions inhérentes aux objets, aux phénomènes, sur le plan d'une « lutte » des tendances contraires qui agissent sur la base de ces contradictions. Et Staline ajoute que « les traits fondamentaux de la méthode dialectique marxiste » sont « l'étude des contradictions dans l'essence même des choses » ; « le développement est la 'lutte' des contraires ».

Ainsi, le texte met l'accent sur l'universalité de la contradiction, mais sans jamais aborder les relations et tensions qui existent entre les aspects en opposition, sans évoquer à quelque moment que ce soit l'unité et la coexistence des contraires.

Dès lors, l'exposé se fait mécanisme, automatisme. Il ajoute ainsi que « s'il est vrai que le développement se fait par la mise à jour des contradictions internes, par le conflit des forces contraires sur la base de ces contradictions, conflit destiné à les surmonter, il est clair que la lutte de classe du prolétariat est un phénomène parfaitement naturel, inévitable ».

Eclairer le « trou noir » : penser l'Etat

Il n'existe pas dans l'œuvre de Marx une théorie achevée de l'Etat. Vers 1845, Marx avait rédigé le plan d'un ouvrage consacré à l'Etat qui n'a jamais vu le jour et il s'était engagé à céder à un éditeur allemand l'exclusivité d'un livre en deux volumes ayant pour titre *Critique de la politique et de l'économie politique*. De même, Marx avait le projet, après les trois livres du Capital, de se consacrer à l'étude de l'Etat.

On peut avancer qu'existe un véritable « trou noir » dans les écrits fondateurs de Marx en matière de théorie de l'Etat, pour « penser l'Etat ».

On trouve dans Marx des points de vue fort différents sur l'Etat dans la société capitaliste de son temps. Dès 1846, dans *L'idéologie allemande*, Marx affirme que l'Etat « n'est rien de plus que la forme de l'organisation que les bourgeois sont forcés de se donner, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, pour garantir mutuellement leur propriété et leurs intérêts ». Dans *Le manifeste communiste* de 1848, Marx et Engels écrivent que « le gouvernement moderne n'est qu'un comité qui gère les affaires communes de toute la classe bourgeoise ». Engels sera plus précis dans son *Introduction* de 1891 à *La guerre civile en France* : « L'Etat n'est rien d'autre qu'un appareil pour opprimer une classe par une autre, et cela, tout autant dans la république démocratique que dans la monarchie ».

C'est sur la base de ces citations que se fondera la doctrine « marxiste » dominante – l'instrumentalisme : l'Etat est l'instrument d'oppression, d'exploitation et de domination de la bourgeoisie ; c'est une chose, une machine, un objet, un instrument, entre les mains de la classe dominante, moyen essentiel d'exercice de son pouvoir sur la société. Et pour certains, il peut devenir après la « prise du pouvoir » l'instrument d'édification du socialisme.

Pour autant, on aurait tort de penser que l'instrumentalisme soit la conception exclusive des œuvres de Marx. On y trouve des analyses historiques, infiniment plus nuancées. D'autant que Marx et Engels se prononcent sans ambiguïté et sans qu'aucun texte vienne le démentir, pour le dépérissement de l'Etat. Une formulation du *Manifeste communiste* reste cependant ambiguë, dans laquelle Marx et Engels préconisent « la centralisation de tous les instruments de production entre les mains de l'Etat, c'est-à-dire du prolétariat organisé en classe dominante ».

Marx et Engels emploieront à plusieurs reprises le concept de dictature du prolétariat, comme dans *La guerre civile en France*, faisant référence à la Commune de Paris comme « destruction de la puissance de l'Etat tel qu'il était aujourd'hui et son remplacement par un pouvoir nouveau, vraiment démocratique ». Mais elle apparaît sous le visage d'une organisation politique largement décentralisée, démocratisée par un élargissement du suffrage universel, étendu notamment au choix de tous les fonctionnaires. Il s'agit de réduire l'Etat à ses fonctions essentielles, de subordonner l'Etat à la société.

Pour autant, tout comme la doctrine officielle soviétique gommait, dans les années 1930, l'insistance de Marx sur le dépérissement de l'Etat, l'instrumentalisme s'imposera dans l'invention et la dogmatisation du marxisme depuis la fin du XIX^{ème} siècle jusqu'à aujourd'hui, en passant par certains textes de Lénine et bien sûr Staline et la plupart des organisations communistes en Europe occidentale, à quelques exceptions près comme Gramsci ou Nicos Poulantzas.

Cette problématique conduit à chercher à éclairer le « trou noir » pour penser l'Etat contemporain, en prenant en compte les profondes évolutions intervenues depuis le XIX^{ème} siècle, comme rapport social, sur la base du réseau de contradictions qui le régissent, en même temps qu'il les régit, qu'il s'agisse des contradictions internes à l'Etat ou de celles qui caractérisent ses actions et, plus généralement, ses rapports avec la société et l'internationalisation.

Appliqué à l'analyse de l'Etat, le concept d'unité contradictoire permet ainsi d'appréhender que c'est dans le même mouvement que l'Etat assure à la fois d'un côté l'organisation de l'accumulation du capital et de l'autre la satisfaction d'une série de besoins collectifs. Cette problématique d'unité contradictoire entre deux aspects que tout semble opposer est opératoire non seulement pour procéder à une analyse globale de l'intervention de l'Etat, mais aussi pour rendre compte de chacun de ses domaines. Sans doute, chacun des aspects y est-il présent à des degrés divers ; mais, sans procéder ici à une étude détaillée des différentes fonctions de l'Etat, il semble qu'aucune ne relève d'un seul aspect de l'unité contradictoire.

Ainsi, l'analyse de l'Etat sur la base de l'unité contradictoire accumulation du capital ET / OU satisfaction des besoins collectifs est porteuse d'une approche de la complexité et de la spécificité du rôle de l'Etat, ainsi que de la permanence du système capitaliste. L'Etat ne se limite pas à orienter l'accumulation, il assure les conditions générales de la production et de la reproduction des forces productives et des rapports sociaux. C'est dans le même mouvement que l'Etat contemporain se fait à la fois organisateur de l'accumulation, régulateur-intégrateur des différences et antagonismes, promoteur de compromis et d'alliances de classes, reproducteur des rapports sociaux et, plus généralement, de la société, donc que l'Etat se fait « stratégie ».

*

La pensée Marx conduit à développer une démarche vivante et créatrice qui parte de la réalité et de ses transformations, des contradictions et interactions multiples qui la caractérisent, pour chercher à en percer les mécanismes et les lois de développement par un processus dialectique alliant théorie et pratique sociale.

Elle suppose de rejeter toute forme d'idéalisation et d'idéalisme, de conjuguer unité et diversité, de construire l'unité par le rassemblement.

ANNEXE

Eloge du « en même temps »

Il devient de bon ton de se moquer de l'emploi fréquent de l'expression « en même temps » par l'un des candidats à l'élection présidentielle. On tourne vite en dérision ce qui serait la preuve de son incapacité à prendre des décisions, à « trancher dans le vif », alors que ce devrait être la principale vertu d'un président de la République.

Quelle myopie sur ce que sont nos sociétés ! Nous vivons, tant chacun d'entre nous que dans toutes nos appartenances collectives, au milieu d'un champ de tensions, d'un océan de contradictions. Chaque individu est soumis en permanence à des pulsions contradictoires qu'il arrive plus ou moins à maîtriser sans jamais les éliminer complètement. Il en est de même pour tout collectif humain, pour toute « société », dont la vie est faite d'attentes, d'aspirations et d'actions différentes sinon opposées.

Pas de vie sans contradictions, ou plutôt sans coexistence d'éléments opposés, d'« unités contradictoires », car les opposés de chaque contradiction n'existent qu'en unité avec leurs contraires, que l'on ne peut jamais éliminer. Si l'on est amené à faire des choix ou à rendre des arbitrages, c'est toujours après avoir analysé et soupesé la diversité des enjeux et des choix. Et si un choix est effectué, il ne fait pas disparaître la tension ou la contradiction. Si l'on nie la tension, elle revient comme un boomerang.

L'« art du politique » - qui recherche toujours les meilleures solutions du « vivre ensemble » - ne consiste pas tant à trancher péremptoirement entre les pôles opposés de chaque contradiction, mais à faire émerger des solutions acceptables par le plus grand nombre, du moins pouvant être considérées comme légitimes, acceptées parce qu'acceptables. Cela implique d'organiser systématiquement l'expression de la diversité des attentes et aspirations, de les appréhender en respectant les tensions, d'organiser leurs confrontations plurielles, afin de pouvoir les réguler.

Pour toute question, tout enjeu, il n'existe jamais qu'une seule solution possible, mais toujours une palette de choix. La meilleure n'est que rarement celle qui ne privilégie qu'une seule dimension des tensions et attentes contradictoires existant dans le groupe ou la société, mais celle qui permet d'en intégrer le plus grand nombre dans des projets dynamiques et stratégiques visant à leur appropriation collective par le groupe ou la société.

Aujourd'hui, devant la complexification croissante des enjeux sociétaux, l'action publique, en particulier celle qui doit être conduite par le président de la République, implique davantage de promouvoir des gouvernances multi-niveaux et multi-acteurs que d'affirmer des solutions péremptoires et unilatérales. Multi-niveaux, car aucun enjeu majeur de notre vivre ensemble ne peut se trancher dans des limites territoriales figées ; multi-acteurs, car l'éclatement des structures anciennes d'appartenance et de reconnaissance suppose de partir de la diversité pour construire une unité évolutive de pensées et d'actions, sans rien brimer des relations indissociables entre unité et diversité. Ce dont la France – chaque collectivité humaine tout comme l'Union européenne – a besoin, c'est davantage d'un président-stratège que de propositions tranchées, d'un animateur de dynamiques complexes que d'un roc pétrifié, d'« en même temps » que de simplismes inopérants.

Pierre Bauby, Chercheur en sciences politiques - Président de Reconstruire l'action publique - www.actionpublique.eu - 13 avril 2017